

ont été d'autant plus regrettable, qu'il a conservé, depuis près de deux siècles, la même étendue, 400 hectares environ, qu'à l'époque où l'auteur des *Essais* le reçut de son père, comme l'aîné de la famille, et où il le transmit à sa fille Léonor.

Quant au château, la partie la mieux conservée en est aussi la plus intéressante sous le rapport historique ; c'est cette tour dans laquelle Montaigne avait établi son gîte, pour s'y soustraire, suivant son expression, à la communauté et conjugale, et filiale, et civile. On y retrouvera les lieux où il passa les vingt dernières années de sa vie, à peu près tels qu'il les décrit dans les *Essais*. Au rez-de-chaussée, qu'il appelle le premier étage de la tour, est la chapelle, petite pièce ronde et humide, éclairée seulement par deux soupiraux. La voûte est percée d'une ouverture de deux pieds carrés qui pénètre jusqu'à l'étage supérieur.

C'est là, de sa chambre à coucher, que le philosophe entendait la messe lorsque son infirmité héréditaire l'obligeait à garder le lit ou le fauteuil, car son scepticisme se conciliait avec une pratique scrupuleuse, et il ne se serait point couché sans avoir dit son *pater*. Par un escalier de quatre ou cinq marches, pris dans le mur et par conséquent fort étroit, il pouvait descendre au bord de cette ouverture, d'où il dominait le prêtre et l'autel.

Mais la pièce la plus curieuse, celle dont Montaigne, dans ses *Essais*, donne une description détaillée, est situé au troisième étage. Telle qu'elle est, on y retrouve encore tout Montaigne : le plafond à poutres et à solives saillantes porte les inscriptions grecques et latines que le philosophe y avait fait tracer. Ses méditations habituelles s'y résument en sentences concises et pittoresques. *Quil superbia, terra et cinis! — Va, qui sapientes estis in oculis cæstris! Quantum est in rebus irane! — Ne plus sapite quam oportet, sed sapite ad sobrietatem*, etc.

Voilà quelques unes de celles que rencontre le regard du visiteur. Du reste, les murs sont entièrement nus : on y distingue à peine les traces des rayons sur lesquels Montaigne avait établi sa librairie ou bibliothèque, une des plus belles entre les librairies du village.

On dit que le nouveau propriétaire a l'intention de faire restaurer le château. — (*La Gironde.*)

— Le Théâtre-Français vient de payer sa dette à la mémoire de Racine, en donnant une représentation d'*Athalie* au bénéfice de la descendante du poète qui, après Molière, aura le plus contribué à sa fortune. Mme Ristori, dont le concours est toujours prêt pour une bonne action, a voulu être aussi l'interprète de Racine : elle a joué un acte de *Phèdre* en italien et à l'italienne, en y mettant toute son intelligence et toute sa flamme. Ce quatrième acte du chef-d'œuvre, le plus vrai et le plus dramatique de tous les drames, aura été pour la grande artiste l'occasion d'un nouveau triomphe. Les braves enthousiastes qui l'ont accueillie lui disaient clairement : "Soyez la bienvenue dans la maison de Corneille et de Racine ;" et à la manière toute charmante dont Mme Ristori recevait l'hommage, on a compris qu'elle répondait : "Comptez sur moi." Il ne faut pas s'y tromper, la *diva* est la dernière espérance, *ses ultima*, de la tragédie française ; et à la façon très-poétique et très-nette dont elle a récité les belles stances de M. Legouvé, on a pu reconnaître qu'elle avait l'accent français comme le cœur. C'est avec une émotion sincère et un admirable élan qu'elle a dit ces vers :

Pardonne à ma présence, ô Racine, pardonne,  
Si j'osai prendre ici de la fille d'Énone  
Les sublimes douleurs!  
C'étaient d'autres accents que tu devrais entendre ;  
C'était une autre voix plus aimée et plus tendre  
Qui tu devais ses pleurs !

Une voix disparue hélas ! mais immortelle,  
Dont le cher souvenir résonne, écho fidèle,  
Même au delà des mers ;  
Une voix qu'aujourd'hui, crois le bien, grand poète,  
J'ai fait moins regretter que je ne la regrette,  
J'en atteste tes vers !

Quand l'Italie entière au cri de l'honneur vibre,  
Lorsque la France au rang d'une nation libre  
Fait monter son pays,  
Le devoir et le droit de ma reconnaissance,  
C'est d'honorer en toi de cette noble Franco  
Un des plus nobles fils !

Je viens donc en ces lieux, calme et l'âme légère ;  
Non, non ! ma voix n'est plus une voix étrangère  
Et je puis dire ici :  
Lorsqu'on te rend hommage en ta petite-fille,  
Laissez-moi m'approcher, je suis de la famille,  
Je suis Française aussi !

— Illustration.

— La plupart des livres, qui composent l'intéressante collection de la librairie catholique de M. M. Sadlier, de New-York et de Montréal, ont été ou composés ou traduits du français, par M. Sadlier. Outre cela, elle est encore l'auteur d'un grand nombre d'articles et de correspondances, publiés dans divers journaux et revues, aux États-Unis. Il est difficile de se faire l'idée de l'industrie et de l'activité d'esprit de cette infatigable auteur, qui ne le cède point-être qu'à son talent et à son

instruction. M. Sadlier vient de laisser Montréal pour New-York, et ses concitoyens irlandais n'ont pas cru devoir la laisser partir sans lui offrir quelque témoignage de leur admiration. Les dames irlandaises et la société St. Patrice de Montréal lui ont présenté diverses pièces d'argenterie, et les irlandais catholiques de Québec lui ont aussi offert un exemplaire richement relié de l'histoire du Canada de M. Garneau. Modeste autant que savante et laborieuse, l'auteur de tant de jolis romans a pu demeurer plusieurs années au milieu de ses lecteurs, sans être personnellement connue d'un très grand nombre d'entre eux, qu'appréhendent que par la voie des journaux, la perte que Montréal vient de faire.

— James Kirke Paulding, écrivain américain, ami et autrefois collaborateur de Washington Irving, est mort, le 5 avril dernier, à sa résidence de Hyde Park, sur l'Hudson. Il était né à Pleasant-Valley, dans l'état de New-York, le 22 août 1770. Ses premiers écrits furent des satires et des brochures, publiées de 1807 à 1813 contre le gouvernement anglais, qui lui attirèrent, dans le temps, une grande popularité. Les plus connus sont : "The diverting history of John Bull and of Brother Jonathan," publié en 1812, et "The lay of the Scotch Fiddle," publié en 1813. Entr'autres ouvrages, il publia, en 1828, "Köningsmarke or Old Times in the New World," scènes de mœurs prises sur le fait dans les établissements Suédois du Delaware, et, en 1826, "Merry tales of the three wise men of Gotham." En 1835, il publia une vie de Washington, à l'usage des écoles. Dernièrement, il eut le courage d'écrire un livre en faveur de l'esclavage. Ses deux dernières productions sont : "The Old Continental," et "The Puritan and his daughter." Plusieurs de ses livres ont été traduits ou réimprimés à l'étranger.

— M. Thiers, qui voyage en ce moment en Belgique, est allé visiter le champ de bataille de Waterloo. On sait que le célèbre historien travaille à son dix-huitième volume, dans lequel il retracera le tableau de cette journée historique.

— On écrit ce qui suit de Londres, à la *Revue Européenne* : — Notre littérature vient de faire une perte sérieuse dans la personne de Mme Jameson, auteur d'un grand nombre d'ouvrages que le monde, selon l'expression de Milton, ne laissera pas volontiers périr. Elle est morte, le 17 de ce mois, d'une bronchite qui l'a emportée en quelques jours. Anna Murphy, fille du peintre ordinaire de la princesse Caroline d'Angleterre, née à Dublin vers la fin du siècle dernier, a dû à son père cet amour de l'art et cette connaissance technique de la peinture, qui lui ont permis plus tard de prendre un rang si élevé parmi nos écrivains esthétiques. Son mariage avec M. Robert Jameson, avocat, qui à longtemps occupé le poste de vice chancelier du Canada et auquel elle n'a survécu que six ans, ne paraît pas avoir été heureux. Elle rejoignit son mari peu de temps après la nomination de ce dernier à un emploi diplomatique ; mais une séparation n'ayant pas tardé à s'ensuivre, elle revint en Angleterre pour se vouer à l'étude de la littérature et des arts. Son premier ouvrage, publié en 1826, sans nom d'auteur, est le *Journal d'une Emigrée*, qui contient des impressions de voyages en France et en Italie. En 1829, elle fit paraître une suite d'esquisses imaginaires, les *Amours des poètes*, où elle cherche à expliquer l'influence de la femme sur les tempéraments poétiques. Ces esquisses furent suivies, en 1831, des *Mémoires des souverains célèbres*, auxquels succédèrent, l'année suivante, deux volumes d'admirables études (*Characteristics of women, moral, historical and political*), où elle analyse avec un tact merveilleux le caractère des principales héroïnes de Shakspeare. Il existe deux ou trois traductions allemandes de ce dernier ouvrage, et je rappelle en passant que la bibliothèque de notre *British Museum*, possède un exemplaire de la première édition anglaise avec des notes manuscrites du célèbre poète et critique, Ludwig Tieck. Puis vinrent les *Beautés de la cour de Charles II.* (2 vol. in-40. 1833), série de notices biographiques. En 1838, elle donna ses souvenirs du Canada, *Études d'hiver et promenades d'été*, et, en 1840, une traduction des drames de la princesse Amélie de Saxe, dont elle avait fait la connaissance durant un séjour en Allemagne ; c'est vers 1842 seulement qu'elle commença à traiter plus spécialement les questions de beaux-arts, sur lesquelles, du reste, elle avait déjà fourni à nos feuilles périodiques un grand nombre d'articles remarquables. Son *Manuel des galeries publiques de Londres et des environs* (1842), son *Guide des Galeries privées de l'Angleterre* (1844), et ses *Biographies des premiers peintres italiens, de Cimabué à Bassano*, se trouvent dans toutes nos bibliothèques d'artistes. En 1848 elle commença la publication d'une autre série d'écrits, où une grande érudition vient se joindre aux autres qualités d'une critique fine et juste, qui n'a rien de pédant, où le *has bleu* ne perce jamais, et où le savoir, pour ainsi dire, semble vouloir se cacher sous le charme d'un style toujours jeune et original. Cette série comprend : la *Poésie de l'art sacré et légendaire* (1848), les *Légendes des ordres monastiques* (1850), et enfin, en 1852, les *Légendes de la Madone*. Ces trois ouvrages réunis renferment un exposé aussi complet que possible des phases diverses de la poésie, du symbolisme, de la littérature et de l'histoire légendaire au moyen âge. L'auteur a en le bon esprit d'appuyer sur l'esthétique plutôt que sur la partie polémique, et a cherché à faire ressortir le sens intime et voilé plutôt que les qualités technique de l'art religieux d'autrefois. Ces volumes, qui traitaient un sujet que la littérature anglaise avait singulièrement négligé, ont obtenu de prime abord la place à laquelle ils avaient droit. Ce sont en effet des travaux d'un grand mérite, qui témoignent de vastes recherches et d'une